

Patrick REBIERRE

Derniers Crépuscules.

Finalité.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-6253-1

© Patrick REBIERRE.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PREFACE.

Je ne crois pas qu'il faille attendre le dernier moment pour écrire l'histoire de sa vie et les éléments, mêlés ou non, qui y ont participé.

Je ne crois pas qu'il soit obligatoire de le faire, mais je pense que nous avons, tous, d'une manière ou d'une autre, une envie, un sens logique pour laisser à nos remplaçants la plus grande part de mémoire possible.

Je ne crois pas à l'existence de Dieu, mais cette pensée céleste me donne l'occasion d'évoquer ce passage ante et post-mortem qui ne sera jamais d'actualité, même « au-delà » de toute autre considération.

Je crois en la nature : parce qu'elle m'a fait naître ; parce qu'elle m'a nourri ; parce qu'elle m'a fait voir des paysages magnifiques ; parce qu'elle m'a fait connaître des êtres, des choses, des sensations, des expériences qui ont façonné ma vie et modifié mon corps, changé mon comportement, ma connaissance, mon caractère, ma vision et mon évaluation de la société et de son environnement.

Je crois qu'il n'est pas plus sage que celui qui accepte de croire ou de ne pas croire...

Voici pour moi le temps de conclure, d'ouvrir la fenêtre du crépuscule en passant par le mixeur des atermoiements verbaux, moraux et physiques pensés, écoutés, ressentis, notés, etc., dont vous trouverez le nom des différents chapitres dans le « sommaire » de ce livre...

Les perturbations ; les anxiétés ; les dépravations ; la mort ; les exceptions, dans l'ordre physique ou moral ; l'esprit de négation ; les abrutissements ; les hallucinations, servies par la volonté ; les tourments ; la destruction ; les renversements ; les larmes ; les insatiabilités ; les asservissements ; les immixtions ; les imaginations récusantes. Mais !

Ce qui est inattendu et ce qu'il ne faut pas faire :

Les singularités chimiques de vautours mystérieux qui guettent la charogne de quelque illusion morte ; les expériences précoces et parfois avortées ; les obscurités à carapace de punaise ; la monomanie terrible de

l'orgueil ; l'inoculation des stupeurs profondes ; les oraisons funèbres ; les envies ; les trahisons ; les tyrannies ; les impiétés ; les irritations ; les acrimonies ; les incartades ; les agressivités physiques et morales...

Ce qui nous guette :

La démente ; le spleen ; les effrois raisonnés ; les inquiétudes étranges que le lecteur préférerait ne pas éprouver ; les grimaces ; les névroses ; les filières sanglantes par lesquelles on fait passer la logique aux abois ; les exagérations ; l'absence de sincérité...

Ou...

Ce qu'il ne faut pas écrire ou décrire :

Les « scies » (en tant qu'argumentations ressassées et usées) ; les platitudes ; l'obscur ; le lugubre ; les gésines pires que les meurtres ; les passions finies ; le clan des romanciers de Cour d'assises ; les tragédies inachevées ; les odes sulfureuses ; les mélodrames ; les extrêmes présentés à perpétuité ; la raison impunément sifflée ; les odeurs de poule mouillée ; les affadissements...

Et...

Ce qui est gênant, déroutant, parmi les autres :

Les grenouilles (de bénitier) ; les poulpes (accapareurs) ; les requins (de la finance, par exemple) ; les politiques politiciennes...

Encore !

Comme le simoun¹, ceux qu'il ne faut pas côtoyer et ce qu'il ne faut pas attraper, prendre, suivre ou devenir : le somnambule ; le louche ; l'accablant ; le débauché ; le vicieux ; le phoque parlant ; l'indécis ; le poitrinaire ; le spasmodique ; l'aphrodisiaque simultané ; l'anémique ; le borgne ; l'hermaphrodite ; le bâtard ; l'albinos ; le pédéraste ; le phénomène d'aquarium et la femme à barbe ; les heures soûles du découragement taciturne ; les fantaisies ; les âcretés ; les monstres ; les syllogismes démoralisateurs ; les ordures ; les airs de bastringue...

Et...

Ce qu'il faut rejeter ou qui reflète mal, comme :

L'enfance désœuvrée ; la désolation, ce *mancenillier* (empoisonneur) intellectuel ; les ulcérations parfumées ; les cuisses aux camélias ; la culpabilité d'un écrivain qui roule sur la pente du néant et se méprise lui-même avec des cris joyeux ; les remords ; les hypocrisies ; les vagues perspectives qui vous broient dans leurs engrenages imperceptibles.

Pour finir...

¹ Le simoun est un vent chaud, sec et violent, qui souffle sur les côtes orientales de la mer Méditerranée, au Sahara, en Palestine, en Syrie et dans le désert d'Arabie.

Les crachats sérieux sur les *axiomes* (principes) sacrés ; la vermine et ses chatouillements insinuants ; les préfaces insensées comme celles de Thomas Cromwell (1485-1540), de Théophile Gautier (1811-1872), dans son roman épistolaire « Mlle de Maupin » (1835), de Dumas fils (1824-1895) ; les caducités ; les impuissances ; les blasphèmes ; les asphyxies ; les étouffements ; les rages...

« C'est devant ces charniers immondes, que je rougis de nommer, qu'il est temps de réagir enfin contre ce qui nous choque et nous courbe, si souverainement, avec l'air du temps et depuis tout ce temps ! »

SOMMAIRE.

Les perturbations :	11.
Les anxiétés :	19.
Les dépravations :	35.
Les exceptions :	41.
La peur et ses conséquences :	63.
L'esprit de négation, etc. :	77.
La destruction, les renversements... :	93.
Les asservissements, les immixtions... :	105.
Les expériences, les obscurités... :	129.
La démence, le spleen, les névroses... :	151.
Le clan des romanciers de Cour d'assises :	163.
Les poulpes, les requins... :	173.
Le simoun... :	181.
L'enfance désœuvrée, les cuisses aux... :	193.
Les remords :	205.
Les crachats, la vermine... :	215.
Les politiques politiciennes :	255.
Le traitement :	269.
La mort :	273.
Finalité :	279.

LES PERTURBATIONS.

Chers humains,

Qu'est-ce qui a bien pu nous perturber depuis que nous sommes en âge de faire la différence : entre le bien et le mal ; entre la vérité et le mensonge ; entre la guerre et la paix ; entre le bon, la brute et le truand ; entre l'amour et la haine ; entre la jalousie et le je-m'en-fichisme ; entre la beauté et la laideur ; entre joie et peine ; entre l'amour et l'amitié, entre notre comportement et celui des autres ; etc. ?

En fait, quelles ont été les causes ou les raisons, puis les conséquences de ce qui nous est resté comme une affiliation à la perturbation et qui nous a marqués au point de revoir notre jugement et nos appréhensions sur ce qui s'est produit et sur ce qui a pu modifier notre attitude ?

C'est simple ! C'est dû à une multiplicité de facteurs, indépendants de notre volonté ou au contraire dépendants de nos agissements, qui conduit, par un algorithme neurologique, à une frustration ; vers cette tumeur nauséabonde qui provoque tout un tas de désordres qui peuvent aller jusqu'au désarroi et nous pourrir la vie.

Cependant et avant de développer le concept, prenons la définition du premier dictionnaire qui nous dit : que c'est « un dérèglement dans un fonctionnement, dans un organisme, un système, etc. » pouvant aller du trafic aérien jusqu'au trouble profond dans le cours de la vie humaine, dans la société, comme la simple agitation au sein d'une classe scolaire à l'extrême gravité des moyens guerriers et terroristes !

Plus précisément, en faisant référence à quelques remarques d'illustres littéraires, scientifiques, etc., qu'est-ce qui peut (?)

1. Troubler et affecter la vie physique, affective ou psychique d'un individu. *Le mariage cause à une jeune fille de profondes perturbations morales et physiques* [Honoré de Balzac (1799-1850), « Illusions perdues », 1843, p.552]. *Il restait la bouche ouverte, signe chez lui d'une perturbation profonde* [Émile Zola (1840-1902), « Au bonheur des dames », 1883, p.601]. *Si je vous parais valoir les perturbations et les*

soucis qu'entraîne en effet l'amour pour celui qui aime une femme, et juge qu'elle les vaut, alors appelez-moi, et je serai à vous [Henry Millon de Montherlant (1895-1972), « Pitié pour les femmes », 1936, p.1202].

2. Troubler et affecter la vie d'un groupe, plus ou moins important, composé d'individus. Perturbations économiques, politiques, sociales ; perturbations dans l'État, dans les finances, dans la société ; apporter, jeter, répandre, semer la perturbation. *Vous accusez cette fille d'avoir, par sa qualité et sa présence d'Ondine, causé dans votre entourage mille perturbations !* [Hippolyte-Jean Giraudoux (1882-1944), « Ondine » ; une pièce de théâtre créée le 4 mai 1939 au Théâtre de l'Athénée, à Paris, dans une mise en scène de Louis Jouvet, acte III, scène 4, p.192]. *Il est bon, pour l'éducation de l'enfant, que, par quelque perturbation familiale, son chocolat, de temps à autre soit renversé. La peur de ne plus avoir de chocolat du tout est salubre* [André Gide (1869-1951), « Feuillet d'automne », 1949, p.674].

3. Modifier bizarrement le fonctionnement normal d'un mécanisme, le déroulement d'un processus. *Les mouvements de galop et de roulis n'affectent que le poids suspendu de la locomotive. Ce sont des perturbations verticales* [Henri Albert Herdner (1853-1929), dans « Construction et conduite des locomotives », 1916, p.50].

Spécialement en [...] Ou d'un point de vue [...]

Astronomique.

Altération, par rapport aux lois de Kepler, du mouvement d'un astre soumis aux forces gravitationnelles des autres astres d'un même système. *De même qu'en astronomie, lorsqu'on vous dit que toutes les planètes décrivent des aires égales dans un même espace de temps, mais que celui qui veut prévoir avec quelque exactitude un phénomène en particulier, en tenant compte des perturbations qu'elles reçoivent du voisinage des autres planètes, peut se tromper dans les conséquences : il en va de l'économie* [Jean-Baptiste Say (1767-1832), « Traité d'économie politique » 1803, p.371].

Géophysique.

– *Perturbation (atmosphérique).*

Rupture d'un état d'équilibre de l'atmosphère qui se manifeste par le développement d'une dépression cyclonique (océanique, orageuse). *Dans les perturbations cycloniques, par exemple, il y a des mouvements de grande ampleur* [Charles Maurain (1871-1967), « La météorologie et ses applications », 1950, p.119]. Des années 1970 à 2000, une quinzaine de cyclones très meurtriers touchèrent le bassin caraïbe, comme l'ouragan Georges en 1998 sur la République dominicaine.

Courant, famille, train de perturbations sont une série de dépressions qui vont dans la même direction. Les dépressions du front polaire circulent en familles ou trains de perturbations.

– *Perturbation (ionosphérique)*.

C'est une modification momentanée de l'ionosphère qui est due aux rayonnements électromagnétiques et corpusculaires du soleil [1].

– *Perturbation (magnétique)*.

Charles Maurain a étudié l'intervalle du temps qui sépare la perturbation magnétique du phénomène solaire (éruption au passage d'une tache au méridien central du soleil). De même Edmond Rothé (1873-1942), dans « Géophysique théorique », 1943, p.401, en traite les conséquences sismiques.

Radiophonique.

C'est une sorte de parasitage, dans la transmission d'une émission radiophonique ou télévisée, provoquée par la défectuosité de contacts électriques ou par la modification momentanée de l'environnement.

Les *sans-filistes* (amateurs radio), gênés par les parasites, trouveront dans l'almanach 1934 de Radio-magazine une série d'études pratiques et juridiques, les arrêtés municipaux, la jurisprudence, les montages antiparasitaires, etc. « Vocabulaire radiophonique » (1933-1952).

Pathologique.

Cela passe par la modification d'un organe, d'une fonction ou d'un comportement.

La perturbation fonctionnelle de l'affectivité, de l'imagination, du sublime, du système neuro-végétatif, comme endocrinien [2], en fait partie, *L'opium et le haschisch avaient amené des vomissements et des perturbations nerveuses intenses* [Joris-Karl Huysmans (1848-1907), « À rebours », 1884, p.228].

[1]. A. W. Muller, dans « Nature », nous parle des aurores boréales et de la lumière du ciel nocturne [1935, p. 135 à 187].

L'un des principaux attraits de la Laponie est le « soleil de minuit » et sa contrepartie hivernale : la nuit polaire. Ils sont caractéristiques des régions arctiques.

Il est conséquent aux variations considérables de la durée du jour et de la nuit entre le long hiver et le court été polaires. Ces phénomènes naturels peuvent être observés pendant des périodes de plus en plus longues, au fur et à mesure que l'on se dirige vers le nord...

Sur deux mois, de la fin mai à la fin juillet, le Soleil ne se couche pour ainsi dire jamais et, à proximité du *Cap Nord*, il semble s'immobiliser

aux environs de minuit au-dessus de l'horizon, puis reprendre son ascension à l'aube d'une belle et nouvelle journée.

D'autre part, en décembre et janvier, le soleil ne paraît jamais au-dessus de l'horizon et la longue nuit polaire cède brièvement la place à une sorte de crépuscule bleuâtre, qu'accentue encore la blancheur de la neige. De temps à autre, de puissants arcs lumineux déchirent la nuit sombre et soulignent les contours du paysage : cet étrange phénomène atmosphérique, chargé d'électricité et où le vert prédomine, est connu sous le nom d'*aurore boréale*.

La plupart de nos scientifiques ne voient, dans les aurores boréales, qu'un mitraillage de particules ionisées et électrisées de la haute atmosphère. Mais d'un côté plus légendaire et ancestral, les aurores polaires ont donné lieu à plusieurs explications imaginées et rapportées.

En voici quelques-unes :

– Dans les croyances ancestrales, les *Shamans* (Inuit vivant au centre du Canada) prétendaient effectuer des voyages spirituels au sein des aurores pour y puiser des conseils sur le traitement des malades. Alors que pour d'autres Esquimaux, il s'agissait de la réincarnation de l'esprit du renard bleu revenu hanter les lieux de son braconnage.

– Seuls, les Esquimaux de « Point Barrow » (cap le plus au nord de l'Alaska) considéraient les aurores comme une mauvaise chose. Ils allaient même jusqu'à se munir de leurs couteaux pour les chasser.

– La plupart des autres groupes inuits voyaient, en l'aurore boréale, les esprits des morts qui jouent à la balle avec des têtes de morses ou des crânes humains. Les Esquimaux de Nunivak (une île de la mer de Béring), eux, avaient l'idée inverse : c'est l'esprit des morses qui joue avec des crânes humains. « Pouah... ! »

– Les Esquimaux de Greenland (territoire de la côte Est du Groenland) croyaient que les aurores représentaient les esprits des enfants morts à leur naissance. L'effet de rideaux, volant au vent, des aurores était expliqué par le fait que les enfants faisaient une ronde perpétuelle...

– Les Esquimaux vivant sur la partie Sud de la rivière Yukon (nord-ouest du Canada) voyaient en l'aurore boréale la danse des esprits de certains animaux, particulièrement les saumons, les rennes, les phoques et les bélugas (baleines blanches).

– Un mythe algonquin (origine Ontario, au Canada) raconte que lorsque le créateur de la Terre (Nanahbozho) eut fini son travail, il voyagea vers le nord. Endroit où il habite depuis : il y ferait de grands feux pour rappeler aux gens qu'il ne les oublie pas. Les aurores seraient les réflexions de ces feux.

– Les Indiens Fox, vivant au Wisconsin (trentième État membre qui adhéra à l'Union après la Seconde Guerre d'indépendance en 1848), voyaient les aurores comme un mauvais présage de guerre : elles seraient les *lémures* (les âmes, les fantômes) des ennemis décédés qui, avides de vengeance, essaient de se réveiller. « Brrr... ! »

– D'autres Indiens du même État, appelés Menominee, croyaient que des géants amicaux du Nord tenaient en leur main d'immenses torches pour les éclairer lors de leur pêche nocturne à la lance.

– Les Indiens de l'Est canadien (les Salteaus) ainsi que ceux du sud-est de l'Alaska (les Kwakiutl et les Tlingit) interprétaient les aurores boréales comme une danse guerrière d'esprits humains.

– Ceux de l'État de Washington, les Indiens Makah, croyaient que les aurores étaient des feux faits par des nains, dans le but de faire bouillir des *blubber* (graisses de baleine), dans le Grand Nord. Mais attention, ces nains étaient spéciaux : ils avaient la taille d'une demi-pagaie et ils étaient assez forts pour attraper des baleines avec leurs mains.

– Les Mandan du Dakota-Nord imaginaient que les grands hommes de médecine et les guerriers des nations nordiques faisaient mijoter leurs ennemis morts dans d'énormes marmites, d'où les lueurs de l'aurore.

De nos jours : l'aurore boréale relève encore de la magie...

Ce sont ces superstitions, ces grains de « folie » (croyance), qui font se mélanger les plus belles légendes avec le pragmatisme de nos découvertes scientifiques, laissant un doute troublant au plus profond de notre conscience !

[2]. Perturbateurs endocriniens...

Certaines substances chimiques (naturelles ou synthétiques), qui se retrouvent dans l'environnement, sont des perturbateurs endocriniens. En d'autres termes, ces substances peuvent entrer dans le corps des animaux ou des humains et interagir avec leurs hormones.

Hum !

Laissez-moi vous expliquer un peu mieux ce phénomène.

Tout d'abord, l'on doit savoir ce qu'est le système endocrinien, aussi appelé « système hormonal ».

Celui-ci, présent dans le corps de l'animal ou de l'humain, est composé de plusieurs glandes, comme l'hypophyse, la thyroïde, le pancréas, les ovaires et la prostate. Ces glandes produisent des hormones (testostérone, adrénaline, insuline, etc.) qui sont essentielles à la vie, car elles contrôlent plusieurs fonctions du corps : la reproduction, la digestion et les systèmes de défense.

Les perturbateurs endocriniens, comme leur nom le dit, perturbent l'équilibre du système endocrinien. Ils peuvent donc affecter tous les autres systèmes du corps.

Comment ?

En fait, les perturbateurs endocriniens imitent l'effet des hormones ou bloquent leur action.

Il s'agit d'un phénomène néfaste pour les animaux et les humains. Même de faibles quantités de ces produits dans l'environnement peuvent avoir des effets importants.

Mais il est difficile de les trouver, ces perturbateurs endocriniens !

Identifier les produits qui contiennent des perturbateurs endocriniens est un travail très exigeant pour les scientifiques. L'une des difficultés auxquelles ils font face est la quantité phénoménale de substances à prélever et à étudier. La recherche dans ce domaine s'annonce donc longue et coûteuse. Toutefois, plusieurs pays, comme les États-Unis, le Canada et les pays d'Europe, s'entendent pour placer ce sujet d'étude parmi les plus importants.

Plusieurs substances ont été désignées comme des perturbateurs endocriniens. Ces substances proviennent entre autres du secteur industriel, agricole et municipal.

Secteur municipal.

Les eaux évacuées par les égouts contiennent des perturbateurs endocriniens. La cause ? Les activités humaines. Comment est-ce possible ? C'est simple ! L'humain utilise certains produits, comme les détergents et les produits ménagers, qu'il déverse par la suite dans les égouts. Ces produits contiennent parfois des traces de médicaments et de cosmétiques. Ces substances, dont certaines peuvent contenir des perturbateurs endocriniens, ne sont pas toutes éliminées par les stations d'épuration. Conséquence : elles se retrouvent dans l'environnement.

Secteur industriel.

Certains produits chimiques, identifiés comme des perturbateurs endocriniens, sont utilisés dans les procédés industriels. Répandus dans l'air par les émissions de gaz, dans l'eau par les déversements d'eaux usées ou dans le sol par les rejets solides, ces perturbateurs endocriniens peuvent être nuisibles à l'environnement, même s'ils n'y sont rejetés qu'en petites quantités.

Des études sur le sujet ont permis de réduire ou même d'interdire l'usage de certains produits pouvant présenter un risque pour la santé des animaux ou des humains. Résultat : certaines sources connues de perturbateurs endocriniens, comme les usines de pâtes à papier, ont, pour

la plupart, considérablement réduit leurs émissions polluantes dans leur proche environnement.

Certaines substances, qui sont produites par des procédés industriels susceptibles d'être des perturbateurs endocriniens, se retrouvent aussi dans les produits de consommation. Les phtalates² en sont un exemple. Principalement utilisés pour rendre les produits en plastiques plus souples, on les trouve dans certains produits de consommation comme les bouteilles en plastique, les vêtements de pluie, les nappes, les rideaux de douche, les jouets pour enfants, etc.

Toutefois, ces produits ne contiennent pas toujours des phtalates et l'emballage peut et doit renseigner sur la présence de cette substance.

Secteur agricole.

Certains pesticides utilisés en agriculture sont des perturbateurs endocriniens. Appliqués sur les sols ou les cultures, ces produits chimiques se répandent par ruissellement dans les cours d'eau et affectent les animaux aquatiques qui y vivent. Les humains n'échappent pas à cette pollution, surtout lors de la manipulation ou de l'application des pesticides dans les champs, sur les gazons ou dans les maisons. De plus, si l'eau potable ou les aliments sont contaminés, nous pouvons aussi ingérer ces perturbateurs endocriniens.

Au Québec, on a les pesticides à l'œil.

On évalue, entre autres choses, leurs possibles effets sur le système endocrinien. Cela permettra éventuellement de limiter l'utilisation des pesticides les plus à risque.

Les déchets animaux (fumiers) contiennent aussi des perturbateurs endocriniens, mais en plus faibles quantités.

Leur utilisation comme engrais pollue le sol et l'eau s'ils sont employés avec excès.

De facto, nous enregistrons des conséquences étranges pour l'environnement et la santé...

En se retrouvant dans l'environnement, les perturbateurs endocriniens nuisent à la santé des animaux. Les principales conséquences observées et étudiées sont les suivantes :

- L'amincissement de la coquille des œufs chez certains oiseaux ;
- Des malformations visibles et handicapantes chez certains oiseaux, poissons, amphibiens et reptiles ;

² Les phtalates sont un groupe de produits chimiques dérivés de l'acide phtalique. Ils sont donc composés d'un noyau benzénique et de deux groupements esters placés en *ortho* (droits) et dont la taille de la chaîne alkyle peut varier.

- Une diminution progressive des défenses immunitaires chez certains amphibiens, mammifères et oiseaux, ce qui les rend plus vulnérables aux maladies et aux parasites ;

- La féminisation des organes reproducteurs des animaux mâles et, inversement, la masculinisation des organes reproducteurs des animaux femelles (sorte de transgenres animaliers) ;

- Des changements de sexe chez certains poissons ;

- Une baisse notable de la fertilité chez certains oiseaux, poissons et mammifères.

De tels effets ont été observés chez des poissons et des mollusques dans le fleuve Saint-Laurent, ainsi que chez des amphibiens dans des cours d'eau du sud du Québec.

Les perturbateurs endocriniens nuisent aussi à la santé des humains, mais leurs impacts sont moins connus en raison du manque d'études sur le sujet. Cependant ou malgré tout, plusieurs scientifiques s'entendent pour considérer le problème des perturbateurs endocriniens comme l'un des facteurs de certains cancers ou comme la cause de certains problèmes de reproduction chez l'humain.

Est-ce grave, docteur ?

Oui et non !

Car certains vous répondront qu'un problème sans solution... « cela n'existe pas ! » En conclusion, il n'existe que quelques bribes de solutions, conçues pour les agriculteurs et les industriels, pour réduire la présence des perturbateurs endocriniens dans la nature.

Parce que, une fois de plus, l'on essaie de régler le problème en traitant ses conséquences et non la cause qui l'a provoqué !

De mon côté, je suggère de porter une attention particulière à nos déchets. S'ils contiennent des substances toxiques, apportons-les dans un endroit spécialisé dans leur recyclage.

Un petit geste qui aidera l'environnement !

« Voilà ! Ça, c'est fait ! »

Ouvrons maintenant une petite parenthèse sur le ressenti et, en premier lieu, sur...

LES ANXIETES.

L'anxiété est ressentie comme une crainte dont la cause est difficile à préciser. Ce sentiment s'accompagne de symptômes.

Il est naturel de ressentir un certain niveau d'anxiété dans certaines occasions, par exemple lorsque vous vivez un changement de vie important comme un mariage, un divorce, une maladie incurable, la perte d'un être cher ou (plus factuelle) celle de votre emploi...

C'est une émotion désagréable qui combine des symptômes physiques : le cœur bat vite et fort ; la respiration semble difficile ; nous sommes en présence de sueurs, de tremblements, d'étourdissements ou de mains moites ; le corps est crispé, les muscles tendus ; le tout multiplié par des pensées anxieuses (inquiétudes, ruminations, obsessions, doutes, craintes, etc.).

Cependant, contrairement au stress, l'anxiété est aussi l'anticipation d'une menace future...

Comme pour les perturbations et parce que je ne connais que la littérature pour faire comprendre le sens des mots et leur finalité, je vais évoquer l'un des maîtres littéraires en la matière...

Guy de Maupassant et les états d'angoisse.

Dans le cadre d'une réflexion sur les rapports entre littérature, psychologie et psychanalyse, Maupassant (1850-1893) occupe une place de choix : d'une part comme créateur d'une œuvre remplie de cas pathologiques et saturée d'angoisse ; d'autre part comme un malheureux malade poussé vers la tentative de suicide, ayant terminé ses jours à la clinique du docteur Blanche dans un état de démence complet.

Évidemment, Maupassant n'a pas écrit sous la dictée de la folie, et son génie ne doit rien à la paralysie générale à marche neurotrope qui l'a emporté. Mais l'angoisse renvoie chez lui à une expérience vécue, qui irrigue en profondeur un dispositif fictionnel destiné à la représentation.

Un bon tiers des trois cents récits courts repose sur ce motif matriciel, mais de nombreux autres récits qui ne posent pas directement la question

des troubles de la personnalité sont touchés par cette préoccupation majeure que représente pour Maupassant l'esprit humain.

Une phrase clef me paraît résumer cette fascination intime : « *L'esprit de l'homme est capable de tout [1]* ».

Ce mystère du fonctionnement de l'esprit provoque directement l'angoisse, car il pose le problème crucial des limites entre la normalité et le pathologique, entre la raison et la folie.

L'angoisse de vieillir, l'angoisse de la solitude et de la mort atteignent un tel degré de paroxysme dans l'œuvre de Maupassant que parce qu'elles conduisent aux portes de la démence, avec son cortège d'idées fixes, de névroses obsessionnelles et de délires.

Aucun roman n'est épargné non plus, puisque, sans parler de l'angoisse de Jeanne, qui s'aperçoit qu'elle « *n'a plus rien à faire, plus jamais rien à faire [2]* », ni de celle de Pierre ou de Bertin, on ne peut songer qu'au roman de l'héroïsme triomphant, « *Bel-Ami* », qui contient en creux le germe de toute angoisse, le poison de la vie, la certitude de la mort décuplée par la solitude, dans le discours que le vieux poète Norbert de Varenne tient à Georges Duroy.

Donc, Maupassant se passionne pour les questions qui touchent aux pathologies du cerveau et pour les recherches que renouvelle la préhension de la psychologie...

Il a suivi les cours de Jean-Martin Charcot (1825-1893) à la Salpêtrière. Il cite aussi directement dans « *Le Horla* » (1886) l'école de Nancy, avec une allusion aux travaux du docteur Ambroise-Auguste Liebault (1823-1904) et du professeur Hippolyte Bernheim (1840-1919), qu'il met en scène dans ses récits des cas de fétichisme, d'hallucinations, de pulsions criminelles irrésistibles, de possibles somnambulismes. Là, il évoque des expériences de suggestion sous hypnose et donne la parole non seulement à de nombreux narrateurs-médecins, mais aussi aux fous. Il admire particulièrement l'ouvrage majeur d'Hippolyte Taine (1828-1893), « *De l'intelligence* » (1870), qu'il mentionne dans un récit de voyage « *La vie errante* » (1890) et avec lequel ses œuvres dialoguent directement ou subrepticement.

Son œuvre sonde les mystères de l'esprit humain, au moment même où Sigmund Freud (1856-1939) commence à travailler sur ces questions. Pierre Bayard (psychanalyste et professeur de littérature française à l'université de Paris VIII) a d'ailleurs pu écrire sur Guy de Maupassant où il montre comment l'auteur précède les découvertes de Freud en disposant autrement les données psychologiques de base. Maupassant a, selon lui, accédé « *à une telle connaissance des mécanismes psychiques*

qu'il est, aujourd'hui encore, en mesure de nous enseigner [3] ». Le texte littéraire y acquiert la force du document clinique.

Mais si l'on peut observer cette connaissance de la psychologie en considérant qu'elle annonce Freud, il ne faut pas oublier qu'elle s'explique en amont par l'importance et l'abondance de la littérature consacrée à ces questions, dont la psychanalyse freudienne a éclipsé l'ampleur. Les philosophes Théodule-Armand Ribot (1839-1916) et Pierre Janet (1859-1947), entre autres, consacrent leurs travaux à explorer le domaine de la psychologie, tant dans ses manifestations conscientes..., que dans celles que tous nommaient déjà inconscientes. L'œuvre de Maupassant élabore, parallèlement à ces travaux, une réflexion non conceptualisée, mais figurée (fiction oblige), sur les troubles fonctionnels du cerveau.

L'on y trouvera l'importance de la psychologie dans un univers fictionnel qui veut être un laboratoire d'étude de l'humain, puis le fait que l'angoisse s'y lit comme une dimension tant physiologique que psychologique ; avant de constater comment les états d'angoisse renouvellent la catégorie littéraire du fantastique, manifestant l'existence d'un problème majeur de la personnalité.

L'expérience centrale de la liquéfaction du moi, qui met en doute son unité, Maupassant entend bien la communiquer au lecteur dans des récits performatifs et ultra-sensoriels.

D'abord, il faut bien avoir à l'esprit le fait que Maupassant, dans la droite ligne d'une tradition humaniste attachée à la saisie par l'art des modalités de l'existence, est un écrivain-psychologue de premier ordre. Mais, du côté des scientifiques eux-mêmes, le discours médical corrobore l'idée qu'entreprendre un récit implique l'émergence de vérités d'ordre psychologique, comme l'affirme Janet, lorsqu'il écrit que « *la narration, même succincte, de la vie d'un individu est déjà par elle-même un document psychologique de quelque intérêt [4]* ».

Cette vertu se trouve évidemment décuplée dans la narration d'art que constitue la fiction littéraire. C'est même pour Maupassant la qualité suprême de son maître, Gustave Flaubert (1821-1880), qui sait faire apparaître la psychologie des personnages par leurs actes, et non par de longues digressions didactiques.

En effet, le grand art consiste à dévoiler l'intériorité sans aucune argumentation psychologique. C'est l'art de la mise en scène, sur lequel Maupassant revient constamment.

Tout passe par la description, grâce à laquelle s'exprime « la partie psychologique du roman, qui est assurément la plus importante [5] ».

Il consacre une chronique en juin 1884 aux romanciers « subtils » captivés par le renouveau de la psychologie, notamment avec Paul Bourget (1852-1935), dont il évoque le début dans son roman « L'irréparable » avec la mention : *d'un domaine situé « par-dessous » l'existence dont nous avons conscience, domaine de notre « vie inconsciente », « domaine mystérieux exploré par les romanciers [6] »*.

Les romanciers qui sont mauvais ou trop subtils, comme les piètres imitateurs de Paul Bourget ou des prix Goncourt, ne le sont pas en raison de cette préoccupation majeure de la psychologie, mais parce qu'ils ne savent pas transformer en art cette matière essentielle. Mauvais metteurs en scène, ils disent les choses au lieu de les suggérer. La préface de Pierre et Jean insiste sur cette qualité, en précisant d'ailleurs que cette matière, dont le romancier pétrit ses personnages, est bien l'exploration de sa propre vie intérieure : *« C'est toujours nous que nous montrons [7] »*. Il ne faut toutefois pas se laisser voir, mais donner l'impression que les choses parlent d'elles-mêmes. Autrement dit : l'écriture réaliste ne s'oppose pas aux raffinements de l'analyse psychologique, elle les intègre à son système de transformation du monde en termes d'analogie.

C'est particulièrement patent dans le principe de matérialisation qui régit le système des images, métaphores et comparaisons dans l'œuvre de Maupassant. On observe que les réalités d'ordre intellectuel, moral, sentimental, se traduisent par des comparaisons empruntées au domaine des atteintes corporelles et des gestes quotidiens. L'univers physique observable illustre la complexité de l'univers psychique ; surtout lorsqu'il se dérobe à l'emprise de la raison.

La réalité d'un trouble n'est jamais appréhendée de façon abstraite.

Ainsi, l'introspection s'apparente-t-elle au diagnostic d'un certain nombre de signes cliniques.

Dans l'univers fictionnel de Maupassant, la souffrance de l'âme persiste. *« Comme l'on garde du plomb dans une plaie [8] »*, les chagrins s'apparentent à des coups d'aiguilles ; un remords vrille l'âme *« comme un son strident dans les oreilles »* ; l'idée fixe revient *« comme un coup de cloche [9] »*. Le fou de la chevelure apparaît, effrayant de maigreur, *« rongé par sa pensée comme un fruit par un ver [10] »*.

L'on pourrait, comme cela, multiplier les citations à l'infini...

Mais restons-en à l'« Histoire d'une fille de ferme » (parue en 1881), où l'on peut observer la pertinence d'une comparaison qui renvoie au monde des paysans et des artisans, au monde réel et observable, pour traduire l'angoisse d'une paysanne :

« Elle tomba assise sur son lit, n'ayant plus la force de pleurer, tant elle était anéantie. Elle restait inerte, ne sentant plus son corps, son esprit dispersé, comme si quelqu'un l'eût déchiquetée avec un de ces instruments dont se servent les cardeurs pour effiloche la laine des matelas en démêlant les fibres textiles et en les peignant.

Par instants seulement elle parvenait à rassembler comme des bribes de réflexions, et elle s'épouvantait à la pensée de ce qui pouvait advenir.

Ses terreurs grandirent, et chaque fois que dans le silence assoupi de la maison la grosse horloge de la cuisine battait lentement les heures, il lui venait des sueurs d'angoisse. Sa tête se perdait, les cauchemars se succédaient, sa chandelle s'éteignit ; alors commença le délire [...] »

Sueurs, cauchemar, délires, respirations courtes, autant de symptômes répertoriés par la médecine du temps...

Pour faciliter la compréhension du lecteur, l'écrivain s'attache à trouver des équivalents dans le monde sensible. Il devient dès lors impossible de distinguer, de séparer le physiologique du psychologique.

Or, telle est justement l'orientation majeure des travaux médicaux contemporains dans ce domaine, qui invitent à considérer la psychologie comme une branche de la physiologie, parce que le physique entretient des relations de continuité avec le moral [11]. Alfred Maury (1817-1892), dans son ouvrage, *« Le sommeil et les rêves »* (1861), rappelle les interférences constantes entre l'âme et le corps, obligeant à tenir compte des faits physiologiques dans la psychologie, et réclamant l'application de la méthode expérimentale en psychologie, idée reprise par Taine notamment qui écrit : *« La folie est toujours à la porte de l'esprit, comme la maladie est toujours à la porte du corps [12] »*.

Au sein de ce vaste terrain d'observation que constitue l'esprit humain, Maupassant, comme les médecins de son temps, privilégie les états pathologiques...

Le motif central de ses préoccupations en matière de psychologie, c'est « l'angoisse », qu'il prend bien soin de distinguer de « la peur ». Elle apparaît comme la manifestation la plus fréquente d'un désordre du cerveau, face aux réalités que doit affronter tout individu.

Ainsi l'expérience fondamentale de l'angoisse existentielle, qui provient d'une philosophie matérialiste où la pensée de la mort rend fou, s'ancre-t-elle dans une observation clinique des états d'angoisse ; elle-même représentée par des manifestations physiologiques.

À bien des égards, l'histoire institue l'expérience. La crise d'angoisse se manifeste dans deux directions intimement liées et qui hantent le récit

de Maupassant : la peur de la mort et la catastrophe du vieillissement. Au sens strict, la pensée de la mort ruine la raison. Le récit intitulé « Un lâche » (1884) le démontre, où le narrateur passe par toutes les étapes délirantes d'un état d'angoisse irrépressible à la pensée de sa possible mort prochaine (il doit se battre en duel le lendemain).

Cependant, avant la fin de la nuit, la terreur insurmontable de cette pensée de la mort le conduit au suicide.

Le récit apparaît presque comme susceptible d'illustrer les propos des spécialistes. Il parvient en tout cas aux mêmes conclusions. Le docteur Auguste Chatelain (1838-1923) montre en effet, dans ses « Causeries sur les troubles de l'esprit » (1889), qu'un malade qui a peur de mourir est capable d'actes violents comme le suicide, l'homicide, voire jusqu'à l'infanticide. Et donc, penser l'impensable conduit aux portes de la folie, selon un cheminement classique dont Maupassant détaille à maintes reprises la progression inéluctable.

Corrélativement, la catastrophe à vieillir, liée à la pensée de la dégénérescence et de la mort, provoque une pathologie lourde qui détermine des accès aigus de crise, comme le montrent de nombreux récits, notamment dans « Fort comme la mort » (1889), tirés du cantique « L'amour est fort comme la mort, la jalousie dure comme le sépulcre » :

« La hantise de cette décadence était attachée à elle, devenue presque une souffrance physique. L'idée fixe avait fait naître une sensation d'épiderme, la sensation du vieillissement, continue et perceptible comme celle du froid ou de la chaleur. Elle croyait, en effet, sentir, ainsi qu'une vague démangeaison, la marche lente des rides sur son front, l'affaissement du tissu des joues et de la gorge, et la multiplication de ces innombrables petits traits qui fripent la peau fatiguée. Comme un être atteint d'un mal dévorant qu'un constant prurit contraint à se gratter, la perception et la terreur de ce travail abominable et menu du temps rapide lui mirent dans l'âme l'irrésistible besoin de le constater dans les glaces. Elles l'appelaient, l'attiraient, la forçaient à venir, les yeux fixes, voir et revoir, reconnaître sans cesse, toucher du doigt, comme pour s'en mieux assurer, l'usure ineffaçable des ans. Ce fut d'abord une pensée intermittente [...] Cela devint une maladie, une possession [13]. »

Par cette transposition de l'obsession du vieillissement en « souffrance physique », Maupassant transforme la hantise en sensation. Il montre le lien inextricable du corps et de l'âme ; leur quasi-équivalence de fait.

L'angoisse, liée à la peur de vieillir, prend la forme d'un constat clinique et l'auteur insiste ainsi sur la maladie d'un esprit qui ne s'appartient plus, qui ne décide plus rien pour lui-même.

L'individu se trouve, là, conduit aux limites de soi, au moment où la raison s'égare. Plus précisément au moment où la raison, sans cesser de fonctionner, avoue son impuissance à diriger le moi. L'extrait de « Sur l'eau » (1876), qui suit, décrit cliniquement ce phénomène :

« J'étais comme enseveli jusqu'à la ceinture dans une nappe de coton d'une blancheur singulière, et il me venait des imaginations fantastiques. Je me figurais qu'on essayait de monter dans ma barque, que je ne pouvais plus distinguer, et que la rivière, cachée par ce brouillard opaque, devait être pleine d'êtres étranges qui nageaient autour de moi.

J'éprouvais un malaise horrible, j'avais les tempes serrées, mon cœur battait à m'étouffer ; et, perdant la tête, je pensai à me sauver à la nage ; puis, aussitôt, cette idée me fit frissonner d'épouvante. Je me vis, perdu, allant à l'aventure dans cette brume épaisse, me débattant au milieu des herbes et des roseaux que je ne pourrais éviter, râlant de peur, ne voyant pas la berge, ne retrouvant plus mon bateau, et il me semblait que je me sentirais tiré par les pieds tout au fond de cette eau noire.

J'essayai de me raisonner [...]. Je me sentais la volonté bien ferme de ne point avoir peur, mais il y avait en moi autre chose que ma volonté, et cette autre chose avait peur. Je me demandai ce que je pouvais redouter ! Mon "moi brave" railla mon "moi poltron" et, jamais aussi bien que ce jour-là, je ne saisis l'opposition des deux êtres qui sont en nous : l'un voulant ; l'autre résistant ; chacun l'emportant tour à tour [14]. »

Le « moi », ici, ne se reconnaît pas ; il n'a plus d'identité propre, plus d'unité. La raison impuissante subit la résistance d'une autre force : le combat des « deux moi » dramatise un constat psychologique justement développé dans le discours scientifique du temps ; celui de la multiplicité des « moi » qui met à mal la notion d'une entité unique et stable.

Là encore, la fiction dialogue avec la science. Elle nous fait expérimenter, dans l'émotion du récit fortement dramatisé, ce que la science démontre à l'aide d'expériences, d'observations et de concepts. Dans « De l'intelligence », Taine évoque cette pluralité foncière du moi, précisant que : *« le moi visible est incomparablement plus petit que le moi obscur [15] »*. D'ailleurs, ce moi n'est, comme il le précise dans le chapitre trois du quatrième livre consacré dans la première partie de son ouvrage aux « Conditions physiques des événements moraux », qu'une *« entité verbale et un fantôme métaphysique [16] »*. Car ce sont nos événements successifs qui composent notre moi.

La connaissance par le récit apparaît, là encore, comme une constante de la pratique médicale...

Reprenant à la fin du second volume, dans sa « Note sur la formation de l'idée de moi », l'une des observations du docteur Maurice Krishaber (1836-1883), une étude sur la « névropathie cérébro-cardiaque », Taine trouve le témoignage d'un malade en l'occurrence « *plus instructif qu'un volume métaphysique sur la substance du moi [17]* ».

On rappellera aussi « La dissolution de la personnalité », titre du chapitre IV de l'ouvrage de Ribot, « Les maladies de la personnalité » (1885), qui fait l'observation suivante : se croire « double » et en être obsédé peut mener le malade à tenter de se suicider pour « tuer l'autre [18] ». Déjà, François Leuret (1797-1851) en 1834, dans les « Fragments psychologiques sur la folie », observe « *un véritable dualisme chez un même individu [19]* ».

C'est précisément le sujet dans la longue nouvelle « Le Horla », où le dédoublement et la dilution du moi sont incarnés par le célèbre épisode du miroir, qui concrétise dans la perte du reflet cette expérience de l'angoisse causée par l'impression que le moi échappe à lui-même.

Le choix formel du journal intime facilite la transmission de l'expérience. Or chez Taine aussi, dans « De l'intelligence », on lit des extraits du journal d'un fou, qui prend note des symptômes du dérèglement progressif de son esprit. L'on peut y lire : « *le 2 août, je suis un peu triste, sans être malade [20]* ». Dans Le Horla, on lit : « *je me sens souffrant, ou plutôt je me sens triste [21]* ».

Puis le malade de Taine pense à son cauchemar. Il entend des voix dans la nuit, finit par vouloir se tuer, avant de voir cesser sa crise et d'obtenir la guérison.

Maupassant choisit, parce que la dramatisation participe au succès de l'immersion fictionnelle, d'arrêter l'expérience au bord du suicide. Le néologisme « Horla » met un nom sur une réalité complexe, qui laisse encore toutefois au lecteur la possibilité de croire à la menace d'un être extérieur malfaisant : ainsi, il joue avec les codes du fantastique pour faire advenir la réalité d'une expérience psychologique.

La chose littéraire résiste à l'interprétation...

C'est grâce à cette résistance qu'elle peut exhiber des problèmes d'ordre psychologique, sans prétendre les expliquer.

Ainsi le narrateur du « Horla », qui a lu les ouvrages scientifiques qui connaissent la suggestion sous hypnose et les travaux des chercheurs, permet à Maupassant de concentrer dans son récit les préoccupations médicales de son temps, avec les manifestations de la folie en marche que représentent les troubles du sommeil, les hallucinations, les maladies

de la volonté, la tentation suicidaire. Il nous montre un héros pris par la folie, qui ne peut que constater avec terreur l'échec de la raison.

Relisons le texte de Maupassant :

« 5 juillet. — Ai-je perdu la raison ?

Ce qui s'est passé, ce que j'ai vu la nuit dernière est tellement étrange, que ma tête s'égare quand j'y songe !

Comme je le fais maintenant chaque soir, j'avais fermé ma porte à clef ; puis, ayant soif, je bus un demi-verre d'eau, et je remarquai par hasard que ma carafe était pleine jusqu'au bouchon de cristal.

Je me couchai ensuite et je tombai dans un de mes sommeils épouvantables, dont je fus tiré au bout de deux heures environ par une secousse plus affreuse encore.

Figurez-vous un homme qui dort, qu'on assassine, et qui se réveille, avec un couteau dans le poumon, et qui râle, couvert de sang, et qui ne peut plus respirer, et qui va mourir, et qui ne comprend pas !

Ayant enfin reconquis ma raison, j'eus soif de nouveau ; j'allumai une bougie et j'allai vers la table où était posée ma carafe. Je la soulevai, la penchant sur mon verre, mais rien ne coula. — Elle était vide ! Elle était vide complètement !

D'abord, je n'y compris rien. Puis, tout à coup, je ressentis une émotion si terrible, que je dus m'asseoir ou, plutôt, que je tombai sur une chaise. Puis, je me redressai d'un saut pour regarder autour de moi. Puis je me rassis, éperdu d'étonnement et de peur, devant le cristal transparent. Je le contemplais avec des yeux fixes, cherchant à deviner. Mes mains tremblaient. On avait donc bu cette eau ! Qui ? Moi ? Moi, sans doute ! Ce ne pouvait être que moi ! Alors, j'étais somnambule ! Je vivais sans le savoir de cette double vie mystérieuse qui fait douter si un être étranger, inconnaissable et invisible, anime, par moments, quand notre âme est engourdie, notre corps captif qui obéit à cet autre, comme à nous-mêmes, plus qu'à nous-mêmes.

Ah ! Qui comprendra mon angoisse abominable ? Qui comprendra l'émotion d'un homme, sain d'esprit, bien éveillé, plein de raison et qui regarde, épouvanté, à travers le verre d'une carafe, un peu d'eau disparue pendant qu'il a dormi ? Et je restai là jusqu'au jour, sans oser regagner mon lit [22] ».

On note la liquéfaction du moi, qui se dilue dans l'émotion saisissante de l'incompréhensible.

Avec un lexique hyperbolique, une ponctuation qui insiste sur le double naufrage de la raison et du sentiment (par une abondance des exclamations et des interrogations), un style qui halète, mimant la

suffocation et la panique où l'angoisse, qui se développe à partir de l'interrogation initiale, tient à savoir si l'on devient fou. Le texte s'apparente à un témoignage, d'autant plus frappant qu'il s'exerce en pleine lucidité, dans un style clair, transparent, logique. Le narrateur raisonne, cherche des explications, généralise son cas, sans parvenir à atténuer la crise d'angoisse dont on note une fois de plus la caractérisation extrême : « épouvantable », « abominable ». L'extrait montre le rôle que joue la mise en récit dans l'appréhension de ces états limites, puisqu'il cherche des équivalents imaginés : « figurez-vous ! » dit-il au lecteur en s'adressant directement à son imagination.

La transposition d'une grande violence, puisqu'il s'agit d'une scène de crime sanglante, vise à donner un équivalent du réveil angoissé. Or, le docteur Chatelain écrit, à propos de cette douleur : « *cette angoisse précordiale est vraiment atroce ; aucune souffrance physique ne saurait lui être comparée [23]* ». L'un de ses malades la dépeint comme « une épouvante horrible dans la poitrine ». On voit que le texte littéraire met en scène et en images l'état pathologique pour montrer la puissance de l'angoisse du mélancolique, qui décuple toutes ses sensations.

Mais là où le discours médical décrit et explique, pour favoriser la compréhension, l'écrivain figure et donne à sentir...

Cette omniprésence des pathologies du cerveau, qui entraîne des suites littéraires évidentes dans le recyclage obligé des récits fantastiques.

La catégorie du fantastique devient subitement obsolète, puisque des textes ancrés dans l'esthétique réaliste du petit fait, voire du fait divers, exhibent des cas cliniques. Qu'il s'agisse d'un accès subit de folie, comme dans « Promenade » (1884), où un petit employé découvre soudainement la misère de son existence et se pend. Qu'il s'agisse des hallucinations du meurtrier de la « Petite Roque » (1885), où la hantise de ses visions, qui l'obsèdent, lui montre sans cesse le visage de la petite fille qu'il a violée et étranglée.

Tout éditeur des récits dits fantastiques de Maupassant est confronté à la porosité des frontières ; il peine à exclure tel ou tel texte, par manque de critère stable.

S'il n'est pas de certitudes dans le domaine psychologique, il n'en est pas non plus dans celui des catégories littéraires.

Voilà pourquoi les éditeurs parlent de « contes cruels et fantastiques », de « contes de la peur », de « contes d'angoisse » où, précisément, le surnaturel se trouve mis à distance. D'ailleurs, l'on trouve dans les récits des mentions du mot fantastique qui désamorcent l'effet banal et le mettent à distance critique.

La chronique que Maupassant consacre au fantastique, dans « Le Gaulois » du 7 octobre 1883, prend acte de cette disparition du surnaturel au profit d'un fantastique plus subtil, d'une impression d'angoisse que les récits d'Ivan Tourgueniev (1818-1883) suscitent selon lui à la perfection.

« Ses étranges histoires laissent deviner le trouble de son âme, son angoisse devant ce qu'elle ne comprenait pas, et cette poignante sensation de la peur inexplicable qui passe [24] ».

Justement, la peur naît de ce que l'on ne comprend pas ! D'où la distinction entre la peur et l'angoisse, que l'on voit bien nettement exprimée et développée dans les deux extraits suivants :

« La peur (les hommes les plus hardis peuvent avoir peur), c'est quelque chose d'effroyable, une sensation atroce, comme une décomposition de l'âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur, dont le souvenir seul donne des frissons d'angoisse. Mais cela n'a lieu, quand on est brave, ni devant une attaque, ni devant la mort inévitable, ni devant toutes les formes connues du péril. Cela a lieu dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences mystérieuses, en face de risques vagues. "La Peur" (1882) [25] ».

« Je n'ai pas peur d'un danger ! Un homme entrerait, je le tuerais sans frissonner ! Je ne crains pas les revenants, car je ne crois pas au surnaturel ! Je ne crains pas les morts, car je crois à l'anéantissement définitif de chaque être qui disparaît !

Alors ! ... Oui, alors ! ...

Eh bien ! J'ai peur de moi ! Je crains d'avoir la peur ! Peur des spasmes, de mon esprit qui s'affole. Peur de cette horrible sensation de la terreur incompréhensible.

Ris, si tu veux ! Cela est affreux, inguérissable. J'ai peur des murs, des meubles, des objets familiers qui s'animent, pour moi, d'une sorte de vie animale. J'ai peur surtout du trouble horrible de ma pensée, de ma raison qui m'échappe brouillée, dispersée par une mystérieuse et invisible angoisse. "Lui ?" (1883) [26] ».

Les deux textes distinguent clairement, entre la simple peur et la phobie, l'angoisse terrible parce qu'elle se développe sans raison. L'état d'angoisse est présenté comme « inguérissable ». Cette résistance réduit l'individu à l'impuissance, puisque la conscience de son état ne lui est d'aucun secours. Le texte littéraire laisse émerger une fois de plus un constat médical fondamental qui renouvelle l'approche de la psychologie.

Du coup, la lecture s'apparente à son tour à l'expérience d'un malaise et Maupassant utilise, à propos de la lecture de Tourgueniev, une image qui rappelle la déroute de la raison en proie à la crise d'angoisse :

« Le lecteur indécis ne savait plus, perdait pied comme en une eau dont le fond manque à tout instant, se raccrochait brusquement au réel pour s'enfoncer encore tout aussitôt, et se débattre de nouveau dans une confusion pénible et enfiévrée comme un cauchemar [27] ».

Le récit laisse une désagréable impression de malaise et d'angoisse au lecteur, dont il touche la sensibilité, le trouble. Maupassant évoque souvent la lecture en termes d'effets, de bouleversement, de ravage, avec un lexique excessif qui trahit la primauté de l'émotion sur la raison.

Le passage de la première à la seconde version du récit du « Horla » témoigne d'une volonté d'intérioriser l'émotion...

Dans la première version, le discours médical d'un médecin encadre le récit constitué par le témoignage du fou.

Dans la seconde, le journal nous introduit au cœur du processus en nous plaçant de plain-pied dans la logique du narrateur qui se sent devenir fou, en prise sur ses états de conscience.

Lire « Le Horla », texte particulièrement emblématique de cette écriture de l'angoisse, mais lire aussi par exemple « Fou ? » (1882), « Un Fou » (1884), « l'Auberge » (1886), « Qui sait ? » (1890), c'est traverser et partager une expérience sans dommage, il est vrai, mais susceptible d'attirer l'attention sur des phénomènes étranges que la science peine à circonscrire nettement, voire de rencontrer des échos chez ceux qui comprennent l'angoisse inhérente à la solitude, propice à toutes sortes de manifestations pathologiques, des plus familières aux plus complexes.

Le personnage de Norbert de Varenne, dans « Bel-Ami », décrit en ces termes sa solitude à Georges Duroy :

« Mariez-vous, mon ami, vous ne savez pas ce que c'est que de vivre seul, à mon âge. La solitude, aujourd'hui, m'emplit d'une angoisse horrible ; la solitude dans le logis, auprès du feu, le soir. Il me semble alors que je suis seul sur la Terre, affreusement seul, mais entouré de dangers vagues, de choses inconnues et terribles. Et la cloison qui me sépare de mon voisin, que je ne connais pas, m'éloigne de lui autant que des étoiles aperçues par ma fenêtre. Une sorte de fièvre m'envahit, une fièvre de douleur et de crainte, et le silence des murs m'épouvante. Il est si profond et si triste, le silence de la chambre où l'on vit seul. Ce n'est pas seulement un silence autour du corps, mais un silence autour de l'âme, et, quand un meuble craque, on tressaille jusqu'au cœur, car aucun bruit n'est attendu dans ce morne logis [28] ».

La caractérisation de la solitude renvoie à l'expérience de la douleur, à la limite du soutenable : c'est « horrible », « terrible », « épouvantable », « affreux », « incongru », « insupportable ».